

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. (S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

Sommaire — Départ des Missionnaires Salésiens pour l'Equateur — Lettre de Léon XIII aux Evêques d'Italie sur le Rosaire — Le Pèlerinage des Ouvriers Français à Rome — Erection d'une statue de N-D. Auxiliatrice à Paris-Ménilmontant — Exploration de la Terre de Feu: Lettre de Dom Fagnano, Préfet Apostolique — Grâces de Marie Auxiliatrice — Histoire de l'Oratoire St. François de Sales.

Salésienne, dernière venue dans l'Eglise de Dieu, reçoit un héritage sur une terre où trois siècles de grâces et d'héroïques labours ont préparé la moisson.

Franciscains, Dominicains, Pères de la Merci, Augustins, Jésuites, voilà les semeurs des premiers jours. Dans le sillon que la miséricorde de Dieu leur a permis de creuser à travers les déserts d'un monde naissant, tous ont caché des germes puissants de salut. Ces germes, arrosés de dévouements sans mesure, de vies saintes et innombrables, ont connu la mort vivifiante qui est une résurrection. Ce qu'ils ont jeté de racines de foi vive et profonde, s'étend au loin sous un sol doué de fécondités merveilleuses; et les rameaux vigoureux de cette végétation de sainteté, ont donné des fruits qui sont les délices du paradis. La vierge Paredes de Flores, gloire de l'Equateur, lys de Quito, la Bienheureuse Marianne de Jésus, ne cessait de demander, avec une ardente charité, les bienfaits de la vraie lumière, pour les tribus qui, plongées dans les ténèbres de la mort, peuplent encore les vastes solitudes orientales des Andes.

Dom Bosco, fort de ce désir qui est une promesse et un appui, va se mettre à l'œuvre. Mais, tout le monde le sait, il ne s'ébranle jamais seul. Quand la Providence lui indique un point nouveau à battre en brèche pour y prendre position au nom de

DÉPART DES MISSIONNAIRES SALÉSIENS pour l'Equateur.

Nous revenons sur les deux articles parus dans le *Bulletin Salésien* à propos de l'Equateur pour dire un dernier mot à nos chers Coopérateurs.

Dans les premiers jours de décembre, Marie Auxiliatrice jettera sur dix de ses enfants le regard qui bénit et qui protège les ouvriers apostoliques.

Ils ont déjà reçu un précieux à-compte de bénédictions. Le Souverain Pontife, au nom de Jesus-Christ, vient de leur donner des âmes. Ce cadeau divin est le seul que Dom Bosco permette à ses fils d'ambitionner; — *Da mihi animas, cætera tolle*; — et les circonstances relèvent singulièrement le prix de ces largesses du Ciel. La famille

Jésus-Christ, Dom Bosco appelle ses réserves. Sans doute, elles ne combattent pas au premier rang et ne donnent jamais l'assaut; mais leur rôle, pour n'être pas actif au vrai sens du mot n'en est pas moins important, nous allons dire décisif, puisqu'il est le moyen voulu de Dieu pour assurer le succès. Nos chers Coopérateurs se sont reconnus, et cette fois encore ils entendront l'appel de Dom Bosco.

Les troupes de première ligne seront soutenues. Celui qui a dit: *Allez et enseignez toutes les nations*, a promis aussi à qui donne à l'apôtre, la récompense de l'apôtre.

La générosité s'alimente par les sacrifices: Dom Bosco en a une preuve dans la charité infatigable de ceux à qui il doit la consolation de sauver des âmes, après Dieu et Marie Auxiliatrice. Aussi a-t-il confiance que son cri de foi aura l'écho habituel dans le cœur de la France, qui donne sans compter.

Mais Dieu compte pour elle. Le zèle pour Sa gloire et la rédemption des âmes sont des titres qu'il n'oublie ni en ce monde ni en l'autre.

Dom Bosco, lui aussi, n'oublie rien. Les pèlerins ouvriers qu'il a eu la douce joie de bénir dans leur voyage de Rome, sont là pour en témoigner. Et sa reconnaissance, qui est sans bornes maintenant déjà, ira plus loin que la terre.

Quand Jésus, Roi des âmes, viendra au dernier des jours reconnaître les siens et se donner à eux pour l'éternité, un pauvre prêtre l'aidera dans ce travail divin; entouré de multitudes sauvées, il s'avancera vers le trône du Sauveur; et parmi ces multitudes il y en aura une, immense, qui apaisera bien des justices; Dom Bosco n'attendra pas que le Juge interroge: Seigneur, dira-t-il, celle-là est à la France.

LETTRE

de N. S.-Père le Pape Léon XIII aux Evêques d'Italie
sur le Rosaire (1).

La parole du Pape, sur quelque point du monde qu'elle retentisse, contient toujours des enseignements précieux et recèle des grâces de lumière dont le peuple chrétien ne doit

(1) Traduction du *Moniteur de Rome*.

pas être privé. Nos Coopérateurs trouveront dans cette lettre des motifs puissants d'invoquer la T. S. Vierge sous le vocable du Rosaire. En dehors des épreuves de l'Eglise aux temps troublés où nous vivons, le Père commun des fidèles est abreuvé d'amertume par le peuple même que Dieu a providentiellement placé plus près de son Cœur. Prions N.-D. du Rosaire avec ferveur et persévérance, afin que le Vicaire de Jésus-Christ recouvre l'amour de tous ses enfants.

VÉNÉRABLES FRÈRES,

Vous savez bien quelle grande confiance, au milieu des calamités présentes, Nous avons placée dans la glorieuse Vierge du Rosaire, pour le salut et la prospérité du peuple chrétien, pour la paix et la tranquillité de l'Eglise. — Nous souvenant d'une part que, dans les plus grandes épreuves, les Pasteurs et les fidèles ont toujours accoutumé de recourir pleins de confiance à l'auguste Mère de Dieu, secours très-puissant des chrétiens, dans les mains de laquelle sont déposées toutes les grâces; persuadé, d'autre part, que la dévotion à la Vierge sous le vocable du Rosaire est souverainement opportune pour les besoins tout particuliers de notre temps, Nous avons voulu que cette dévotion fût ravivée partout et qu'elle se propageât de plus en plus au milieu des fidèles du monde entier. — Plusieurs fois déjà, en inculquant la pieuse pratique du mois d'octobre en l'honneur de la Vierge, Nous en avons indiqué les motifs, les espérances et la forme à suivre; et toute l'Eglise, dans toutes les contrées de la terre, docile à Notre voix, a toujours répondu à Notre invitation par les manifestations d'une piété toute spéciale; et maintenant aussi elle s'appête à payer à Marie, pendant un mois entier, le tribut quotidien de la dévotion qui lui est si chère. — Dans cette sainte et noble émulation, l'Italie n'est pas restée en arrière, car la piété envers la Vierge y est profondément enracinée et universellement sentie; et Nous ne doutons pas que, cette année aussi, l'Italie ne donne une magnifique preuve de son amour envers l'auguste Mère de Dieu et ne fournisse ainsi à Nous-même de nouveaux motifs de consolation et d'espérance. — Nous ne pouvons faire moins toutefois de Vous adresser, Vénérables Frères, une parole d'exhortation spéciale, afin que, avec un zèle nouveau et tout particulier, le mois dédié à la Très

Sainte Vierge du Rosaire soit sanctifié dans tous les diocèses d'Italie.

Il est facile de comprendre les raisons particulières qui Nous poussent à cela. — Depuis que Dieu nous a appelé à régir sur la terre son Eglise, Nous Nous sommes efforcé de mettre en œuvre tous les moyens qui sont en Notre pouvoir et que Nous avons réputés les plus propres à la sanctification des âmes et à l'extension du règne de Jésus-Christ. Nous n'avons exclu de Nos sollicitudes quotidiennes aucune nation, aucun peuple, sachant bien que le Rédempteur a répandu pour tous, sur la croix, son sang précieux et qu'il a ouvert à tous le règne de la grâce et de la gloire. Nul cependant ne saurait s'étonner de ce que Nous envisageons avec une prédilection singulière le peuple italien, car, parmi toutes les parties du monde, le divin Maître Jésus-Christ a choisi l'Italie comme siège de son Vicaire sur la terre, et, dans les conseils de sa providence, il a disposé que Rome devînt la Capitale du monde catholique. De cette façon, le peuple italien est appelé à vivre plus près du Père suprême de la famille chrétienne et à partager plus particulièrement ses gloires et ses douleurs. Et malheureusement, dans notre Italie, de très graves motifs d'amertume ne manquent pas à Notre âme. La foi et la morale chrétiennes, précieux héritage de nos ancêtres et qui a fait de tout temps la gloire de notre patrie et des grands italiens, sont attaquées ou par des embûches et presque d'une manière cachée, ou bien ouvertement et avec un cynisme révoltant, par une poignée d'hommes qui s'efforcent d'arracher aux autres la foi et la morale qu'ils ont perdues. Il est aisé de voir dans tout cela, plus que toute autre chose, l'œuvre des sectes et de ceux qui en sont les instruments plus ou moins dociles. — Dans cette Rome surtout, où le Vicaire de Jésus-Christ a son siège, se concentrent de préférence leurs efforts et se manifestent dans toute leur férocité obstinée leurs sataniques desseins.

Nous n'avons pas besoin de vous dire, Vénérables Frères, de quelle profonde amertume est remplie Notre âme en voyant exposées à de si graves périls les âmes d'un si grand nombre de Nos chers fils. Notre amertume s'accroît encore, en Nous voyant dans l'impossibilité de Nous opposer à ces grands maux avec cette salutaire efficacité que Nous voudrions et que Nous aurions bien le droit d'exercer, car vous

connaissez, Vénérables Frères, et tout le monde connaît aussi les conditions dans lesquelles Nous sommes réduit à vivre. Pour ces motifs, Nous sentons plus vivement le besoin d'invoquer l'aide de Dieu et la protection de la grande Vierge Mère. Que les bons Italiens prient ardemment pour leurs frères égarés, qu'ils prient pour le Père commun de tous, le Pontife Romain, afin que Dieu, dans son infinie miséricorde, accueille et exauce les vœux communs des fils et du Père. Sous ce rapport aussi, Nos plus vives et plus fermes espérances sont placées dans la très glorieuse Reine du Rosaire, laquelle, depuis qu'on a commencé à l'invoquer sous ce titre, s'est montrée promptement secourable pour subvenir aux besoins de l'Eglise et du peuple chrétien. — D'autres fois déjà, Nous avons rappelé ces gloires et les triomphes éclatants remportés contre les Albigeois et contre d'autres ennemis puissants, gloires et triomphes qui tournent toujours, non seulement au profit de l'Eglise persécutée et affligée, mais aussi à la prospérité temporelle des peuples et des nations. — Pourquoi donc ne pourraient-elles pas se renouveler, au milieu des besoins présents, les mêmes merveilles de puissance et de bonté de l'auguste Vierge à l'avantage de l'Eglise et de son Chef et de tout le monde chrétien, si les fidèles savaient renouveler de leur côté, les magnifiques exemples de piété donnés par leurs devanciers dans de semblables conjonctures? Aussi, afin de Nous rendre de plus en plus propice cette Reine très-puissante, Nous voulons l'honorer de plus en plus sous l'invocation du Rosaire et en accroître le culte. — A cet effet et à commencer de cette année, Nous avons établi d'élever *au rite double de seconde classe* pour toute l'Eglise, la solennité du Rosaire. A la même fin, Nous désirons ardemment que le peuple catholique italien, avec un élan de piété toujours vive, mais particulièrement dans le mois d'octobre prochain, s'adresse à cette auguste Vierge et fasse une douce violence à son Cœur de Mère, en la priant pour l'exaltation de l'Eglise et du Siège Apostolique, pour la liberté du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, pour la paix et la prospérité publique.

Et puisque l'effet des prières sera d'autant plus grand et plus sûr, que meilleures seront les dispositions de ceux qui prient, Nous vous exhortons ardemment, Vénérables Frères, à consacrer toutes les sollicitudes de votre zèle à ranimer parmi les

peuples commis à vos soins une foi vigoureuse, vive et agissante, à les rappeler par la pénitence à la grâce et au fidèle accomplissement de tous les devoirs chrétiens. — Parmi ces devoirs, et eu égard à la condition des temps, il faut considérer comme le devoir suprême la franche et sincère profession de la foi et de la morale de Jésus-Christ, en triomphant de tout respect humain et en donnant le pas sur toute autre chose aux intérêts de la religion et au salut éternel des âmes. Il ne faut pas en effet se dissimuler que quoique, grâce à la miséricorde divine, le sentiment religieux soit encore vivant et largement répandu dans le peuple italien, cependant, par l'influence malfaisante des hommes et des temps, l'esprit d'indifférence religieuse a commencé à s'insinuer au milieu de ce peuple, et il en résulte une diminution de ce respect pratique et de cet amour filial en vers l'Eglise, qui ont été la gloire et la noble ambition des ancêtres. — Que par votre œuvre, Vénérables Frères, on voie se réveiller puissamment parmi vos peuples le sentiment chrétien, l'intérêt pour la cause catholique, la confiance dans la protection de la Vierge, l'esprit de prière. Il n'y a pas de doute que l'auguste Reine, invoquée par tant de fils et avec d'aussi heureuses dispositions, ne réponde avec bonté à leurs supplications, ne console Notre affliction et ne couronne nos efforts pour le bien de l'Eglise et de l'Italie, en ramenant pour l'une et pour l'autre des jours meilleurs.

Dans ces sentiments, Nous vous accordons, Vénérables Frères, à vous, au clergé et au peuple commis aux soins de chacun de vous la bénédiction apostolique, gage des grâces et des faveurs les plus insignes du ciel.

Donné au Vatican le 20 septembre 1887.

LEON XIII PAPE.

LE PÈLERINAGE DES OUVRIERS FRANÇAIS à Rome.

Trois heures à Turin.

Le 13 octobre, le Pèlerinage des Associations ouvrières françaises — section du Nord — a passé quelques heures à Turin; il comprenait 900 personnes, dont beaucoup de prêtres, aumôniers de Cercles catholiques ou directeurs de différentes Œuvres.

M. Léon Harmel, du Val des Bois et deux de ses fils; M. le baron de Maupetit et M. Champion étaient à la tête de la vaillante phalange.

Le premier train est entré en gare à 5 h. 30 du soir. Des prêtres Salésiens français, envoyés par Dom Bosco, saluent M. Léon Harmel au nom de leur Père; il regrette de tout son amour pour la France, de ne pouvoir offrir aux pèlerins, trop nombreux pour le local dont il dispose, une hospitalité qui eût été pour lui un honneur et une consolation. Pour tâcher d'obtenir son pardon, Dom Bosco, oubliant le poids de ses infirmités, veut se rendre auprès des ouvriers pour les féliciter et les bénir.

M. Harmel accepte avec joie et fixe l'heure la plus convenable pour la visite de D. Bosco.

Le repas des voyageurs est préparé au restaurant Sogno, situé au milieu du magnifique parc *del Valentino*. Trente voitures doivent faire le service entre la gare et le *Valentino*. Elles emmènent immédiatement les pèlerins.

Les curieux ne manquent pas, au débarcadère: mais leur attitude parfaite donne tout loisir de jour du coup d'œil, aux nombreux agents envoyés par la municipalité.

Joyeux au milieu d'un recueillement visible, les voyageurs portent bravement les 27 heures de route qu'ils ont déjà à leur actif.

Le second train ne tarde pas à arriver. Comme pour le premier, les mouvements s'exécutent, dans la gare et au dehors, avec un calme et une promptitude dont la foule, maintenant considérable, est émerveillée.

..

Dom Bosco, accompagné de Dom Rua, son Vicaire général, descend vers 6 h. 30 devant le restaurant Sogno. Il est entouré aussitôt avec un empressement qui lui procure une vive émotion: c'est que des voix et des visages connus lui rappellent ses voyages en France. M. Léon Harmel et le R. P. Assistant des Frères de St. Vincent-de-Paul le soutiennent tandis qu'il s'avance lentement vers la salle disposée pour le Pèlerinage.

Mais il s'arrête presque à chaque pas, pour dire avec son cœur combien il est heureux de se retrouver au milieu d'amis bien chers; il reconnaît ceux qu'il n'a pas revus depuis longtemps; il est attendri au point de ne plus trouver de paroles pour exprimer sa joie. Prévenu que la salle ne pouvait contenir tout ce monde à la fois, Dom Bosco s'assied à l'extérieur, devant la porte de l'établissement.

Après quelques minutes de repos et quand tous les ouvriers sont réunis autour de lui, Dom Bosco leur donne, de toute son âme, une bénédiction qu'il étend à leurs familles, à leurs parents, à leurs amis, à leurs œuvres et à leurs intentions les plus chères. Puis, se sentant trop fatigué et trop ému pour prendre la parole, il charge D. Rua de prononcer quelques mots dont nous ne pouvons reproduire que le sens.

« Dom Bosco félicite les pèlerins et leur dit merci. Il félicite en eux la France catholique, la

vraie, celle dont la résurrection s'accroît chaque jour davantage, par la miséricorde divine et grâce à d'admirables bonnes volontés. C'est cette France que lui aussi travaille à refaire; et personne mieux que lui ne sait quelles ressources elle peut trouver dans son tempérament chrétien, pour triompher de bien des malaises, pour guérir de blessures bien profondes. Il n'a eu qu'à faire signe pour attirer vers ses Œuvres cette vitalité étonnante qui a raison de tous les obstacles, et pour qui les plus lourds sacrifices sont un jeu. Ce lui est un motif particulier de remercier les pèlerins en un jour où ils lui procurent la précieuse consolation de les bénir sur la route de Rome. Avant-garde du monde catholique, ils vont y accuser d'une manière providentielle cette résurrection de leur patrie; les premiers parmi les enfants du Père commun des fidèles, ils viennent lui dire combien ses fils du pays de France souffrent de ses douleurs et quelles énergies de prière et d'action ils emploieront pour obtenir le triomphe pacifique du Vicaire de Jésus-Christ.

» Dom Bosco demande aux ouvriers, qu'après avoir déposé aux pieds du Souverain Pontife ses humbles hommages de filiale vénération, ils n'oublient pas de solliciter pour toute la famille Salésienne les grâces dont elle a si grand besoin pour remplir sa mission dans l'Église de Dieu.

» Il les engage à visiter le Sanctuaire élevé par lui à Rome au Cœur Sacré de Jésus et promet de célébrer la Messe dès le lendemain, à l'intention d'appeler sur le Pèlerinage tout entier les plus grandes faveurs. »

Notre vénéré Père n'ignorait pas, en effet, que les ouvriers du Midi, conduits par MM. de Villechaize et de Villeneuve, se rendaient à Rome par Vintimille.

» Il voudrait enfin, avant de leur dire adieu, laisser monter sur ses lèvres le cri qui est au fond de son cœur: Vive la France! Cela ne lui est point permis; mais ce que personne ne pourra lui défendre, c'est de le jeter vers Dieu avec un élan de reconnaissance et de particulière affection ».

Après cette allocution, chacun des pèlerins est venu devant Dom Bosco et lui a baisé la main, en recevant, à genoux, une médaille de Marie Auxiliatrice. Pendant cet émouvant défilé de trois quarts d'heure, Dom Bosco ne cessait de faire les meilleurs souhaits, avec des formules que nous n'avons pu retenir toutes, mais dont la variété tenait compte de tout et de tous. Il aimait surtout à répéter: « Que la Sainte Vierge vous protège et vous guide jusqu'au paradis. » Plusieurs prêtres ont eu cette parole: « Que Dieu vous accorde de lui donner beaucoup d'âmes. » Un pèlerin de Chartres lui apprit qu'il connaissait Dom Bellamy et qu'il l'aimait beaucoup. Dom Bosco retint celui qui avait prononcé ce nom: « Mais alors, lui dit-il, si Dom Bellamy est votre ami, vous êtes le mien, parceque moi aussi je l'aime beaucoup: il est mon ami et... *très mon ami*. » Son bon sourire, bien connu en France, souligna aimablement la fantaisie intentionnée

de l'expression « *très mon ami* ». La raison de son affirmation, Dom Bosco l'a donnée, mais nous ne pouvons la dire ici: ceux qui ont vu Dom Bellamy à l'œuvre, la devineront sans peine.

••

A mesure que les pèlerins quittaient Dom Bosco, ils montaient en voiture pour la gare, où tout le monde devait être rendu à 8 heures.

Cette ardente vénération, cet enthousiasme de piété pour la personne de Dom Bosco étaient un spectacle de profonde édification: personne n'y a été insensible. Pour écarter jusqu'à la possibilité d'une manifestation quelconque, la municipalité avait déployé un luxe de police que le sérieux et la bonne tenue de la population turinaise rendaient assez inutile: il y avait donc très peu de monde au *Valentino*. Mais ceux qui ont pu voir comment les catholiques français honorent les hommes de Dieu, en ont remporté une inoubliable impression.

Dom Bosco lui-même n'y a pas échappé. En regagnant l'Oratoire, il rappelait avec un vif accent de reconnaissance les plus petits détails de cette scène bénie; il a bien recommandé de les donner à tous les Coopérateurs, dans les Bulletins publiés en différentes langues. Ajouterons-nous que Dom Bosco a reçu dans cette soirée des preuves nombreuses d'une générosité devenue proverbiale? Il faut qu'on sache bien et partout quelle longue et lumineuse trainée de foi laissent derrière eux les Pèlerinages de France.

ERECTION D'UNE STATUE de Notre-Dame Auxiliatrice à Paris-Ménilmontant.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE DOM BOSCO,

Vous nous avez maintes et maintes fois recommandé de rendre compte aux lecteurs du *Bulletin Salésien* de tout ce qui survient dans nos maisons, capable de les intéresser. La reconnaissance ne nous fait-elle pas un devoir de leur en adresser l'hommage?

Or, le 5 juin dernier (date déjà ancienne...), une solennité d'une beauté singulière réunissait toute la famille salésienne de Ménilmontant autour de la statue de Notre-Dame Auxiliatrice.

Mon devoir était donc de vous en adresser le compte-rendu et je l'eusse fait aussitôt si mon départ de la maison de Paris ne m'en avait empêché.

Aujourd'hui, l'un de nos zélés Coopérateurs m'écrit qu'il ne peut se résoudre à ce que les Annales de la Société n'enregistrent pas la mémoire d'une fête empruntant à l'objet qui l'avait provoquée et au succès dont elle avait été couronnée, une importance véritable pour notre Œuvre de Paris.

Pour mettre fin à toute hésitation, je m'exécute et vous adresse la relation que vous trouverez ci-jointe. C'est à vous, bien aimé Père, de juger s'il convient oui ou non, après un si long retard, de garder le silence.

Je saisis avec empressement cette occasion de vous baiser la main et de vous renouveler l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus respectueux en Notre Seigneur.

CH. BELLAMY, *prêtre Salésien.*

Les fêtes se suivent...

A Ménilmontant les fêtes sont continuelles, c'est une guirlande de fleurs parfumant l'année d'un bout à l'autre. N'est-ce pas l'esprit même et la pratique de la Sainte Eglise? La fête d'aujourd'hui appelle celle de demain, et les enfants de D. Bosco s'entendent à merveille, sans jamais sacrifier les graves occupations de l'étude ou de l'atelier, à se reposer des fatigues d'une solennité, en se livrant avec ardeur à la préparation de celle qui en est la suite naturelle ou providentielle.

Or, une grande fête, une triple fête, dis-je, réclamait pour le 5 juin dernier toute leur imagination et tout leur entrain: ni l'une ni l'autre ne firent défaut.

Triple objet d'une seule fête.

C'était depuis longtemps le désir d'un grand nombre de nos Coopérateurs que la dévotion à N.-D. Auxiliatrice ait dans notre Oratoire même, un autel et un siège affilié à l'Archiconfrérie érigée dans notre Maison-mère à Turin.

Une noble dame, zélée Coopératrice, dont nous taisons le nom — car si Dieu le connaît ce n'est pas elle, assurément, qui le lui aura dit, — voulut nous mettre à même de réaliser magnifiquement ce désir.

Une statue qui devait être la représentation aussi fidèle que possible de l'Image vénérée dans le sanctuaire privilégié de Valdocco, fut demandée à un artiste de renom. Et celui-ci sut donner à son œuvre une valeur artistique telle, que la statue de N.-D. Auxiliatrice obtint avec avantage les honneurs du salon des Beaux-Arts (1).

Cependant nous attendions la visite de notre vénéré Père Dom Bosco, et l'on comprendra que nous lui ayons dès lors réservé la bénédiction de cette statue. Hélas! les mois, les années passaient et notre espérance restait vaine, tandis que l'impatience de nos bienfaiteurs croisait de jour en jour. Pour mettre fin à cette situation, on se décida à envoyer à Turin la statue afin qu'elle y reçut la bénédiction de notre vénéré Père. Ce qui fut dit, fut fait.

L'envoi eut lieu; tous les Supérieurs admirèrent la fidélité de ressemblance et le mérite artistique de notre Vierge Auxiliatrice, et Dom Bosco, entouré des membres du Chapitre Supérieur de notre pieuse Société, la bénit solennellement.

(1) Cette statue due au ciseau de M. David d'Angers est mise en vente en toutes dimensions et matières, au profit de l'Œuvre de Ménilmontant chez M. Casciani, éditeur, rue Bonaparte. S'adresser pour tous renseignements à M. l'Econome, rue Boyer, 28, Paris.

Il restait à ériger dans notre chapelle cette statue bénite, à lui dédier un autel et à inaugurer ainsi, en quelque façon, dans notre Oratoire, le culte de la Patronne et Mère des Salésiens. La date de la cérémonie fut fixée au 5 juin. C'était la solennité de la T. S. Trinité, et pour que la fête fut encore plus agréable à la T. S. Vierge, nous préparâmes en son honneur douze petits tabernacles vivants, nous voulons dire le cœur de douze de nos enfants, savoir six externes et six internes, que Jésus Eucharistique habiterait pour la première fois en ce jour et dont notre Divine Mère recevrait la Consécration.

Dom Bosco avait délégué pour le représenter Dom Albéra, inspecteur des Maisons salésiennes de France.

Sa Grandeur Monseigneur Gay, évêque d'Anthédon, ancien auxiliaire du très illustre et très regretté cardinal Pie, avait accepté avec une extrême bienveillance la présidence de la fête.

Notre Saint-Père Léon XIII avait bienégalement ouvert le trésor spirituel de la Sainte Eglise et accordé aux conditions ordinaires une indulgence plénière aux fidèles qui visiteraient notre chapelle soit le jour de la fête, soit l'un des jours de l'octave.

Une lettre circulaire exposant ces faveurs et le programme de la fête était adressée à nos Coopérateurs, avec l'invitation pressante d'y prendre part. Leur concours ne nous fit pas défaut.

L'Octave de la Charité.

La charité envers le prochain, le zèle pour le salut des âmes, spécialement de la jeunesse pauvre, est le caractère distinctif de la vie de notre vénéré Père et celui de sa Pieuse Congrégation: *Da mihi animas*; aussi la pratique de l'aumône entre-t-elle comme partie intégrante dans toutes nos fêtes salésiennes. Toujours est-il que huit jours remplis d'œuvres de miséricorde formèrent comme l'octave préparatoire à notre belle fête.

Qu'on nous permette ici d'ouvrir une parenthèse intéressante: on sait que la salle Albert le Grand, faubourg St. Honoré (Paris) est la chapelle même des RR. PP. Dominicains, sacrilège-ment fermée au culte lors des expulsions.

L'ingénieuse industrie d'un ardent catholique l'a sauvée de la profanation. M. H. Blount, en effet, eut la noble audace de revendiquer et le bonheur d'obtenir la chapelle au profit des œuvres de bienfaisance; et pour lui conserver, autant que faire se pouvait, sa destination première de Maison de Dieu, il la transforma en un Bazar de la Charité: *Deus charitas est*. Chacune des chapelles latérales de la vaste nef gothique aménagée *ad hoc*, forme un gracieux comptoir de vente, confié au zèle de dames de distinction et de vertu qui s'ingénient de toutes façons au bénéfice de l'œuvre catholique qu'elles patronnent. — La parenthèse est close. Or, les organisateurs du Bazar de la Charité, auxquels nous aimons à rendre ici un

public hommage de notre gratitude, avaient bien voulu cette année admettre au nombre des œuvres privilégiées celle de Dom Bosco à Ménilmontant, et ils lui avaient réservé la date du 19 au 28 mai, semaine qui, ô Providence! renfermait la fête de N.-D. Auxiliatrice (24 mai).

D'un avis unanime, nos dames vendeuses dédièrent leur chapelle-comptoir à cette Divine Patronne, et elles voulurent que sa statue y fût solennellement exposée.

Je n'essaierai point de décrire et d'énumérer les milles industries imaginées par nos charitables bienfaitrices: démarches, propagande, sollicitudes, fatigues, bon goût, rien ne fut marchandé pour rendre leur mission provisoire de marchandes, plus fructueuse; mais ce qui édifia profondément, ce fut la modestie avec laquelle ces dames voulurent faire hommage à la bénédiction de N.-D. Auxiliatrice d'un succès qui, en dépit de plusieurs conjonctures très défavorables, dépassa toutes nos prévisions. C'était vraiment l'octave de la Charité!... Et si afin de respecter un désir, pour ne pas dire un ordre, nous devons taire ici les noms de ces nobles zélatrices, nous voulons du moins, sous le voile de l'anonyme, les signaler elles spécialement et toutes les personnes qui de quelque manière ont contribué à l'heureux résultat de cette vente, à la reconnaissance de tous les lecteurs du *Bulletin Salésien*; nous voulons les assurer que la T. S. Vierge saura, en cette vie et en l'autre, se souvenir d'un dévouement consacré à sa gloire, et au bien de ses pauvres enfants!

Un *triduum* réservé aux exercices de la prière et à la préparation des enfants de la première Communion acheva de nous conduire au jour que tous appelaient de leurs vœux. Enfin le soleil du 5 juin se leva!...

La matinée.

Je ne dirai pas que les cloches ont annoncé dès l'aube la triple fête du jour. Vous savez que notre modeste chapelle n'a pas encore de clocher, partant pas de *voix argentines* pour nous chanter au matin l'hymne du réveil. Toutefois, il y avait dans le ciel comme un appel à la joie. Une aurore rayonnante annonçait une magnifique journée. Le soleil, un soleil que la Provence n'eût pas désavoué, inondait le Patronage d'une lumière dorée, et quand les enfants de la première Communion sont entrés dans la chapelle, à l'heure de la Messe, il faisait beau voir les rayons du jour percer le beau vitrail qui représente les armes salésiennes, profiler, en lettres de feu, la fière devise: *Da mihi animas, coetera tolle*, et se répandre ça et là sur les murs en gerbes lumineuses aux multiples couleurs.

L'orgue tenu magistralement par un confrère de St. Vincent-de-Paul qui, n'écoutant que son estime et son affection pour les Salésiens, avait obtenu que son cher enfant fit sous notre direction et en ce jour même sa première Communion; l'orgue, sous ces doigts émus, chantait ses pieuses mélodies, et sur l'autel la lumière

des candélabres, se détachant du milieu des fleurs, étoilait le fond du sanctuaire splendidement paré.

M. l'abbé Godin, curé doyen de Châtillon-sur-Marne et aujourd'hui chanoine honoraire de Reims, oncle de l'enfant dont nous parlions à l'instant, offrait le saint Sacrifice; et il sut, unissant admirablement la doctrine à l'amour, communier nos chers enfants sous les espèces d'une parole toute sacerdotale avant de leur distribuer Jésus Eucharistique, l'unique objet de leurs ardents desirs.

Quel touchant spectacle, que le cœur a le privilège de rajeunir chaque fois qu'il se renouvelle! Ils viennent, ces anges de la terre, agenouillés à la Table sainte, ils viennent pour la première fois célébrer les noces mystiques de l'Agneau sans tache: *Venerunt nuptiae agni et uxor ejus preparata est*. Qui chantera l'épithalame de ce jour? Qui pourra dire les joies de ce céleste banquet? Quelle plume retracera jamais ces paroles d'indicible tendresse qui s'échangent entre la créature et le Créateur dans cette première union. Taisons-nous!....

A dix heures, la Messe solennelle est chantée par Dom Albero. Nos enfants sont en progrès. Les parties de la liturgie, propres à la fête de la Sainte Trinité, sont exécutées avec beaucoup de goût et de précision par un groupe de jeunes choristes. Le pain bénit est, selon le rite accoutumé, porté dans des corbeilles recouvertes de dentelles blanches sur transparents roses et distribué aux enfants et aux nombreux fidèles.

La soirée.

A l'issue de la Grand'Messe les premiers communicants externes rentrent dans leurs familles. Après les joies du Sanctuaire, celles du foyer domestique; mais pour les internes ce foyer domestique, bien entendu, c'est l'Oratoire.

Vers deux heures, chant des Vêpres, présidées par Dom Albéra. Désormais, ce sont les antiennes et les cantiques à Celle qui fut le Chef-d'Œuvre et le complément de la Sainte Trinité, qui vont retentir jusqu'à la nuit.

La statue de N.-D. Auxiliatrice qui vient d'être découverte, est offerte aux regards des fidèles. Elle domine un élégant autel en chêne sculpté, exécuté dans l'atelier de M. Plessis, le directeur de notre menuiserie. Le style s'harmonise parfaitement avec celui du maître-autel.

La chapelle est devenue beaucoup trop petite pour contenir les fidèles, et les chants bien nourris traduisent l'émotion qui exalte tous les cœurs. Après les Vêpres, notre bien aimé supérieur, Dom Albéra, nous adresse une allocution. Selon son habitude, il s'inspire des pensées de D. Bosco et sait donner avec cette modestie d'élocution et cette onction persuasive qui lui sont propres, les conseils les mieux motivés et les plus pratiques pour vivre selon l'esprit de notre vénéré Fondateur! Sous la fortifiante impression de ces paroles, les enfants de la première Communion renouvellent, deux à deux, les engagements de leur Baptême.

La rénovation des vœux finit à peine, que Mgr. Gay fait son entrée dans la chapelle au chant du *Benedictus*. La cérémonie du Sacrement de Confirmation va commencer. Monseigneur, la crosse en main, la mitre en tête, prend la parole et trouve le secret, dans un sermon d'une unité parfaite, de détailler et d'exposer magistralement les splendeurs variées de la fête du jour. La Sainte Trinité, la première Communion, la Confirmation, les grandeurs doctrinales et historiques de Notre-Dame, sous le vocable de Marie Auxiliatrice, la louange délicate des vertus et de l'ardente charité de notre vénéré Père D. Bosco, prennent place successivement et naturellement dans ce discours prononcé d'une voix ferme et émue, qui tient en suspens l'attention émerveillée de tout l'auditoire, enfants et fidèles.

Sa Grandeur procède ensuite à l'administration du Sacrement. Monsieur le marquis de Baruel veut bien servir de père spirituel à nos chers enfants après, disons-le tout bas, leur avoir tant de fois prodigué la tendresse et les sollicitudes du meilleur des pères.

Après la Confirmation, Monseigneur bénit solennellement le nouvel autel placé sous le vocable de N.-D. Auxiliatrice, puis il salue et vénère le premier, au nom de tous, la Vierge bénie, qui apparaît radieuse au sein de gerbes de lumières. Elle est là, souriante, la Vierge de Bon Secours; sa robe, d'un rose tendre, se cache sous les plis d'un manteau azuré aux franges d'or: *In fimbriis aureis*; son front est ceint d'un diadème; elle porte d'une main le sceptre royal de David et de l'autre elle soutient l'Enfant-Jésus qui, les bras ouverts, semble nous inviter à la confiance et dire à chacun de nous: « Elle est ma Mère, Elle est aussi la vôtre; priez-la avec confiance car Elle est toute-puissante sur mon Cœur. »

C'est désormais devant cette céleste image que chaque dimanche nous chanterons notre *Salve Regina*, traditionnel à Ménilmontant! C'est là que chaque jour nous prierons pour la France, pour l'Église, pour notre bien aimé Père Dom Bosco, pour la prospérité de son Œuvre et enfin pour tous nos généreux bienfaiteurs: *Pro omnibus nobis bona facientibus*. C'est là que bientôt, nous en avons le doux espoir, se multiplieront les ex-voto de la reconnaissance! C'est là que Monseigneur reçoit au nom de cette Divine Mère la Consécration que prononcent d'une voix émue les premiers communicants agenouillés en cercle autour de lui.

Un cantique inédit à N.-D. Auxiliatrice répond au besoin des fidèles, dont le cœur ne parvient plus à contenir en silence les sentiments de piété et d'allégresse qu'excite la vue d'un si touchant spectacle.

Le salut solennel du T. S. Sacrement donné par Monseigneur couronne et complète cette fête d'une beauté céleste.

Cependant D. Bosco avait eu la délicate attention de bénir et de nous adresser un grand nombre d'images de N.-Dame Auxiliatrice, pour être distribuées aux fidèles en souvenir de cette date mémorable. Monseigneur voulut lui-même,

malgré la fatigue de cette longue cérémonie, faire cette distribution, qui dura, tant était grande l'affluence, près d'une demi-heure. Et comme nous ne savions que dire à Sa Grandeur pour la remercier, Elle nous déclara qu'Elle se croirait amplement récompensée si nous voulions bien lui donner quelques unes des images bénites par Dom Bosco!...

Une si touchante condescendance, tant d'humilité avaient si bien ravi les cœurs, que nos enfants et les fidèles avec des vivats et des acclamations reconduisirent Mgr. Gay jusqu'à la dernière porte de la maison, laissant s'éloigner à regret un Prélat en qui tant de distinction et de vraie modestie s'alliaient si parfaitement.

Fête de nuit.

Ce fut une soirée digne d'un beau jour. Aux premières étoiles, tout le monde est réuni dans la chapelle. Le chant solennel du *Magnificat* commence. La procession, présidée par Dom Albéra entouré de plusieurs ecclésiastiques, se met en marche. Les choristes, précédés des enfants de la première Communion, portent sur leurs épaules une statue de la Ste. Vierge. Au cantique évangélique succède la pieuse litanie: *Cause de notre joie, Porte du Ciel, Secours des Chrétiens, priez pour nous*. La procession se développe dans la vaste cour de l'établissement. Tout rayonne, tout est illuminé. Enfants, fidèles et clergé portent des cierges, et là-haut, sur nos têtes, un ciel moucheté d'or; autour de nous, dans les arbres, aux fenêtres, partout, partout, l'éclat de la lumière. Des verres aux nuances multiples dessinent en lettres de feu des inscriptions choisies en l'honneur de N.-D. Auxiliatrice. Des feux de Bengale verts, rouges, violets, projettent sur cette scène leurs étranges lueurs.

La procession s'arrête autour d'un autel improvisé au bas d'un socle destiné à recevoir la statue de Marie qui de là présidera aux jeux et sera saluée chaque jour par l'invocation de Notre-Dame de Toutes-Joies.

Dom Bénard résume alors dans une émouvante allocution les impressions de cette splendide journée.

Enfin, après des acclamations prolongées à N.-D. Auxiliatrice, au Pape, à Mgr. Richard, à Mgr. Gay, à Dom Bosco, à Dom Albéra.... la fête s'éteint dans une dernière hymne à la Vierge Auxiliatrice.

Bouquet spirituel.

Je n'ajouterai qu'un mot à cette narration déjà un peu longue, et je l'emprunte à un Coopérateur, témoin ému de cette journée: « Ah, s'écriait-il, jamais je n'ai si bien saisi les desseins miséricordieux du ciel à l'égard de notre pauvre patrie et de son infortunée capitale, j'ai levé les yeux, j'ai vu sur la colline de Montmartre le Sacré-Cœur, sur celle de Ménilmontant la Vierge, *Auxilium Christianorum*: je sais maintenant d'où viendra le salut! *Levavi oculos*

meos in montes unde veniet auxilium nobis. — C'était bien notre sentiment intime et nous nous contentâmes de répondre : *Amen!* Qu'il en soit ainsi!

Le lendemain.

Il n'y a pas de fêtes sans lendemain. Le lundi 6 juin, nos chers enfants se réunissaient pour la Messe du St. Esprit au pied de nouvel autel de N.-D. Auxiliatrice, et Dom Albéra, le premier, y célébra le saint Sacrifice.

Puis une procession plus modeste que celle de la veille, mais non moins édifiante, s'organisa. Nos artisans portaient sur leurs épaules une statue de St. Joseph, et nous nous dirigeâmes vers les vastes ateliers que, grâce à la générosité de nos Coopérateurs, nous venons de construire et d'installer. Notre vénéré Inspecteur les bénit au nom de Dom Bosco et puis il nous bénit nous-mêmes, daignant nous dire que son cœur était satisfait d'avoir été le témoin de ce qu'il avait vu et entendu et plein d'espérances sur une maison hier à son berceau, et déjà en pleine voie de prospérité.

Et nous aussi nous répétâmes : Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

EXPLORATION DE LA TERRE DE FEU.

Lettre de D. Fagnano, préfet apostolique.

Buenos-Ayres, ce 3 mars 1887.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Il m'est enfin donné de vous envoyer les premières nouvelles concernant l'expédition de la Terre de Feu.

En les lisant, vous regretterez que le missionnaire ne puisse entrer dans ce malheureux pays qu'à la suite des troupes de la République Argentine.

Demandez à Notre Seigneur que notre ministère auprès de ces chères peuplades ne souffre pas trop de cet état de choses: il n'est point en notre pouvoir de le changer. Vous me pardonneriez cette relation, cousue tant bien que mal au cours d'un voyage où la fatigue et les incidents n'ont pas manqué; j'ai cependant soigné d'une manière particulière tout ce qui exige de la précision, comme les indications géographiques, les énumérations, les dates, de façon à être aussi exact que possible.

Préparatifs de départ - Patagones, Santa Croce, Golfo Nuovo - Arrivée à la Terre de Feu. — Comme une précédente lettre vous l'a appris, le 31 octobre dernier nous avons pris passage à bord du *Villarino*, vapeur de l'Etat.

Le jour même nous avons levé l'ancre et fait route de Buenos-Ayres pour la Patagonie, où nous devons embarquer du bétail, des conserves

de viande, des mules et 25 hommes d'escorte. Celle-ci, commandée par le capitaine Joseph Marzano, se fit attendre huit jours à Patagones, du 3 à 11 novembre. Le major Lista, envoyé spécial du Ministère de la guerre, et M. Polydore Segers, chirurgien militaire, complétaient l'état-major. Quarante mules devaient assurer le transport des personnes et des bagages; enfin l'expédition emportait 50 moutons et des vivres pour 6 mois.

Le 12 novembre, nous quittons Patagones. On touche à Golfo Nuovo, tête de ligne du chemin de fer de *Chubut*; Santa Croce, où nous avons pu voir nos chers confrères, D. Savio et D. Beauvoir; Gallegos, enfin, où la grande marée atteint 48 pieds.

Le 21, nous sommes dans la baie de San Sebastiano, à l'ouest de la Terre de Feu. Les indications de la carte hydrographique de Fitzroy, firent choisir comme point de débarquement le Sud-Est de la baie, où une charmante cascade semblait nous inviter à gagner la rive.

Débarquement laborieux - Six mules vont à la découverte sans autorisation - On les rattrape - Un Européen. — Le capitaine Marzano, avec 12 hommes et six mules, se disposa à descendre à terre.

L'entreprise, assez difficile, nous inspirait une curiosité mêlée d'inquiétude. La mer, très agitée, n'était pas le seul péril à redouter; un immense banc de *sèche* (rochers sous-marins) oblige les grands navires à rester à trois milles du rivage, même par des marées de 18 à 21 pieds; les embarcations plus légères peuvent s'avancer jusqu'à 120 mètres environ.

Quand la mer se retire, c'est avec une furie singulière et avec un fracas épouvantable. Le capitaine était à un mille encore, lorsqu'il dut renoncer à pousser plus avant; et un incident assez comique vint doubler son embarras.

Les mules ayant rompu leurs entraves en sautant à la mer, usèrent sur le champ de cette liberté inespérée.

Un jeûne de deux jours ne les avait pas précisément disposées à la patience. Mourant de faim et de soif, au lieu de se diriger vers l'endroit convenable, elles se précipitèrent comme des folles du côté Ouest de la baie, où elle savaient apparemment trouver de l'eau limpide et de gras paturâges.

La perte probable de nos montures qui pouvaient tomber entre les mains des Indiens, n'était pas sans nous causer quelque ennui. Heureusement qu'une d'elles, plus solidement *amarée* à l'embarcation, ne put *perpétuer* son escapade; et, enfourchée par un soldat, elle dut, bon gré mal gré, donner la chasse à ses compagnes fugitives: nous ne pouvions que faire des vœux pour le succès de cette poursuite.

La chaloupe à vapeur, remorquant le canot, revint au *Villarino* pour prendre et mettre à terre le reste de l'expédition. Nous venions à peine de poser le pied sur le rivage que le soldat Manuel Arce revint avec les mules; il avait dû

les poursuivre sur un espace de trois milles et plus, bien après la dernière colline, au Sud-Est de la baie.

Il nous dit avoir rencontré, se dirigeant vers le Nord, un cavalier qui avait tout l'air d'un Européen. Serait-ce un des survivants de la mission Popper? L'état de la mer nous empêcha de transporter à terre, dès le lendemain, le chargement du navire: ce n'était pas pour nous un mince ennui.

On débarque les vivres et les munitions - Un coup de revolver - Apparition des Indiens. — Le commandant Spurr avait envoyé à terre quelques provisions: la barque, montée cependant par six robustes marins, eut beaucoup de peine à faire le voyage. Elle rapporta le billet suivant, signé du major Lista: « Les Indiens m'entourent de tous côtés: expédiez-moi des vivres. » C'est le 23 novembre seulement qu'il nous fut possible de quitter le *Villarino*. En compagnie du chirurgien Segers, je dus bravement faire à gué un chemin assez long sur la *sèche*. Les soldats avaient sur les bras une besogne autrement pénible. Ils durent se mettre à l'eau afin d'être plus à l'aise pour transporter à terre les nombreux et lourds colis, dont la chaloupe était chargée; les matelots, eux, ne restaient pas inactifs: ils avaient grand'peine à retenir l'embarcation que la marée descendante menaçait d'entraîner en se retirant.

Je tiens à rendre témoignage aux trente-quatre mules débarquées à ce moment: pas une d'elles n'eut la velléité de nous fausser compagnie. Aussi notre premier soin fut-il de les conduire, en compagnie des 50 moutons, vers un endroit où la Providence avait réuni une riche provende et de l'eau douce à volonté; toutefois pour ôter à tout ce monde de quadrupèdes la tentation de voir du pays sans nous, on leur mit les entraves avec les précautions convenables, mais selon toutes les règles de l'art.

A la tombée de la nuit j'entendis un coup de revolver et immédiatement après, une voix qui m'appelait par mon nom: j'accourus et j'appris de la bouche du chef de l'expédition qu'il avait vu des Indiens se rapprocher du campement. Pour faciliter la mise en lieu sûr de tout ce qu'on débarquait du *Villarino*, je m'offris à faire la garde pendant que les soldats procéderaient au transport des vivres. Sans tarder, on établit entre les canots et la terre un va-et-vient régulier, en assignant à chacun une besogne déterminée.

Un grand feu, entretenu pendant toute la nuit, et quelques verres d'eau-de-vie donnaient du courage aux travailleurs. A l'aube tout était en place, et les soldats, harassés de fatigue, purent enfin rompre un jeûne de 24 heures et goûter un repos bien mérité. Les harnais de nos chevaux, étendus à terre, fournirent un lit sommaire qui fut trouvé excellent.

Le campement - Une ravissante vallée - On dispose l'autel pour célébrer la première Messe dans la Terre de Feu. — Les Indiens ne parurent pas et nous laissèrent bien tran-

quilles. Vers 10 heures du matin, le camp reprit son animation. On dressa les tentes pour ne pas dormir éternellement *sub Jove*; les feux allumés de toutes parts servirent à sécher les vêtements et à préparer le repas: les montures furent visitées et pansées avec soin. L'expédition, réunie cette fois au complet, avait choisi un quartier général point du tout désagréable, vers le Sud-Ouest de la baie, au pied d'une charmante colline. Suivant l'usage, « un ruisseau aux ondes de cristal, jaillissant à quelques pas à peine, s'épanouissait au milieu de la vallée où il promenait son doux murmure à travers les richesses d'une terre somptueuse, avant d'aller se perdre dans l'Océan. »
(A suivre).

GRACES DE MARIE AUXILIATRICE.

Ancey, 19 août 1887.

RÉVÉREND ET TRÈS CHER D. Bosco,

Dans ma lettre du 26 juin à D. Rua, je lui faisais connaître l'amélioration notable et subite survenue dans l'état de santé de notre fils André, que par vous nous avons recommandé à Notre-Dame Auxiliatrice.

En lui annonçant ce premier bienfait dû à vos prières, à celles de vos orphelins, je demandais qu'elles fussent continuées pour obtenir une guérison radicale.

Il est temps maintenant, très cher D. Bosco, que je vous dise dans quelles circonstances s'est accomplie cette guérison que ma femme et moi (le médecin peut-être) considérons comme absolument prodigieuse.

Nous arrivions à Evreux le 6 juin dernier ma femme et moi pour assister à la première Communion d'André. Elle devait avoir lieu le 9.

C'est le 8 au soir que nous vîmes André pour la première fois, il avait déjà la fièvre, son extérieur accusait une fatigue extrême.

Le lendemain la première communion avait lieu, le surlendemain l'enfant vint à la maison, nous le menâmes chez le médecin, qui, après l'avoir ausculté, nous dit qu'il fallait retirer l'enfant immédiatement du collège, cesser tout travail; la poitrine lui paraissait en mauvais état, l'indisposition devait dater depuis plusieurs jours.

L'enfant rentra à la maison le 11, se couchait avec une forte fièvre.

Le mal, d'un caractère peu défini, faisait croire à une fièvre typhoïde, mais dans la maladie ce qui préoccupait le médecin et nous jetait dans la plus grande anxiété, c'était l'état de la poitrine qui allait en s'aggravant.

En effet, le 20, les symptômes s'accrochèrent dans la nuit. Après sa visite que le médecin fit ce jour-là vers 3 heures, il dit à ma femme et à moi que, trouvant la responsabilité trop lourde, il désirait la partager avec un confrère; il insistait sur ce point, malgré l'assurance que ma femme et moi lui donnions de notre complète confiance dans ses soins.

De l'auscultation de ce jour le résultat était que le médecin croyait à la formation de tubercules au sommet du poumon droit, c'est-à-dire à la déclaration probable de la phthisie galopante.

C'est alors que, sentant les moyens humains impuissants à conjurer une catastrophe, je me rendis (je dois l'avouer, avec confiance) au télégraphe pour recommander notre enfant à vos prières et le mettre sous la protection de Notre-Dame Auxiliatrice. Il devait être alors 5 heures du soir.

Pour des motifs de famille que vous apprécierez dans une circonstance aussi grave, je priai mon beau-frère de télégraphier au médecin de la famille de Villeneuve, à Paris, de venir voir notre petit malade.

Le lendemain, 21, vers 9 h. du matin, le médecin venait faire sa visite habituelle. Vous vous faites facilement une idée, révérend et très cher D. Bosco, de notre anxiété pendant l'auscultation.

Tout d'un coup le médecin relève la tête qu'il tenait appuyée sur le côté droit de l'enfant, et s'adressant à nous : « Je ne me trompe pas, c'est bien le poumon droit que nous soignons ? » Et sur notre réponse affirmative, le médecin ausculte le côté gauche, et en se relevant, nous dit : « Il n'y a plus rien ! »

À vous de juger, cher D. Bosco, de notre étonnement, de notre joie, de notre reconnaissance envers N.-D. Auxiliatrice ; l'enfant était sauvé... et de quelle maladie !

Je dis alors au médecin que je venais de recevoir du Dr. Sauné de Paris l'avis de son arrivée dans la journée. « Ah, j'en suis bien fâché ! » fut la réponse de notre médecin. Et comme je lui faisais remarquer que c'était sur sa demande que j'avais demandé cette consultation, il me dit : « Hier oui, aujourd'hui je n'en ai plus besoin. »

En prenant congé le médecin me dit : « Je vous félicite de grand cœur de cette amélioration extraordinaire et inespérée. »

Comme conclusion, je citerai ici les dernières lignes de la relation de la maladie de notre enfant, que le docteur me remettait à notre départ d'Evreux pour le médecin d'Annecy au cas où André serait souffrant :

« Le symptôme *capital* a été une congestion pulmonaire dont j'ai constaté bien nettement les signes pendant 13 jours.

» La congestion pulmonaire *simple* n'a jamais cette durée, ni ces allures.

» La congestion pulmonaire indicatrice d'une tuberculose ne se termine pas brusquement ainsi, *sans laisser aucune trace.* »

Je dois ajouter que le lendemain du grave accident de cheval dont André a été victime, le chirurgien major du régiment, qui le soignait, voulant se rendre compte de l'état général de santé, l'auscultait très soigneusement, et trouva la poitrine en parfait état.

Ma femme et moi, révérend et très cher Dom Bosco, sommes heureux de rendre ce témoignage de reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice, à vous, à vos orphelins qui avez si bien su prier

notre Mère et en obtenir une guérison ardemment désirée. Nous n'oublierons jamais ce que nous devons à vos prières, et l'enfant s'en souviendra, j'espère, alors qu'il se trouvera aux prises avec les sérieuses difficultés de la vie. Pour terminer cette trop longue lettre par une bonne nouvelle, je vous dirai que dimanche prochain André fera ses premiers pas ; la blessure est cicatrisée et le chirurgien est parfaitement satisfait : il y aura dimanche un mois et six jours que l'accident est arrivé.

Permettez moi en finissant, révérend et très cher D. Bosco, de vous demander une bénédiction spéciale pour ma famille et en particulier pour ma femme dont la santé est fort ébranlée par ces secousses morales et physiques.

Veillez agréer l'hommage respectueux de ma fidèle amitié et de mon entier dévouement. Que le bon Dieu vous conserve encore longtemps pour la gloire de l'Eglise, le soulagement des pauvres et la consolation des affligés.

FR. DE MAISTRE

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE ST. FRANÇOIS DE SALES.

Promenades d'automne.

PREMIÈRE PÉRIODE.

(Suite du chapitre III)

» Ce Sanctuaire est donc un document historique et parlant des usages de cette époque fameuse.

» Tel qu'il est maintenant, on peut le visiter avec profit : mais cette restauration est toute récente.

» En voilà assez sur les vieux souvenirs ; vous vous êtes reposés, il est temps que nous songions à nous en retourner : nous avons encore pas mal de chemin à faire. »

Un *merci* sonore sorti de nos cœurs, souligna les derniers mots du récit de D. Bosco. Maintenant encore, nous conservons dans toute sa fraîcheur le souvenir charmé de cette narration simple et attrayante qui nous a fourni tant de fois d'agréables sujets d'entretien.

Avant de quitter le Sanctuaire, nous voulûmes lui faire à la hâte une dernière visite, afin de mieux graver dans notre mémoire et la légende et les détails du monument.

On a écrit beaucoup pour faire connaître ce bijou du moyen-âge ; mais nous doutons qu'on ait jamais obtenu, auprès d'aucun lecteur, le succès magique du simple récit de D. Bosco. Il se permettait bien aussi, de temps à autre, un bout d'érudition : mais il ne souffre guère qu'on le lui rappelle.

On descendit enfin par le chemin le plus court à Châteauneuf et de là, toujours en compagnie de D. Bosco, on gagna l'Oratoire. Nous étions aussi las que joyeux de notre excursion : ce n'est pas peu dire.

Au Vezzolano on ne célèbre qu'une seule fête : c'est une grande procession que les paroissiens d'Albugnano font tous les ans au jour de l'Ascension. Le reste de l'année, le Vezzolano n'est qu'un but d'excursion.

CHAPITRE IV.

On visite Albugnano - Le Roi de la fête - Un ormeau et son locataire - La bataille de Novare - Les Lectures Catholiques - Le toast d'adieu.

J'ai nommé Albugnano, n'est-ce pas ? Eh bien, je dois ajouter que nous avons poussé jusque-là. « Or ça, » où peut bien se trouver Albugnano ? Si vous jetez les yeux sur une carte ordinaire d'Italie, vous êtes assuré de ne point l'y trouver : et cependant, c'est presque une injustice à l'égard de ce délicieux coin de terre qui occupe bien sa place, je vous l'affirme.

Albugnano est un charmant petit bourg où entre mille bonnes choses, on trouve d'excellent vin. Le site est on ne peut plus agréable : une colline ensoleillée, un peu au nord de Châteauneuf d'Asti, qui doit lever la tête pour saluer son voisin haut perché.

En ce temps-là, les routes étaient encore à l'état de raidillons ; et en hiver, l'ascension devait être un problème assez compliqué. A l'heure qu'il est, les *Ponts et chaussées* ont classé les pentes d'Albugnano ; et s'il n'est peut-être pas à la portée de tout le monde de se procurer le plaisir du magnifique panorama dont on jouit une fois au sommet, l'entreprise est devenue un jeu.

Le village a eu, *in diebus illis*, ses remparts et son château-fort, que les gens d'Asti rasèrent après en avoir délogé les marquis de Montferrat.

Je laisse ces vieux souvenirs pour vous dire que, vers midi, nous faisons notre entrée pacifique dans le pays en question, conquis.... par nos jarrets.

En route, nous avons salué M. l'abbé Serafino, professeur de théologie à l'Université de Turin ; c'était un prêtre d'une haute intelligence et d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Agréablement surpris de rencontrer dans ces parages Dom Bosco et ses enfants, il se mit à notre disposition avec une parfaite amabilité. Il félicita notre Père d'avoir choisi, comme but d'une course pleine d'attraits, son pays natal dont il était si justement fier. Le digne professeur nous montra, à mi-côte, la maison paternelle où il venait tous les ans, pendant les vacances, reprendre des forces pour les longs mois de labeur qui l'attendaient à Turin.

Chemin faisant, la volée d'écoliers entendit sonner midi : aussitôt, tout le monde fut à genoux pour la récitation de l'*Angelus*.

La chose nous paraissait toute simple : de respect humain, il n'en pouvait être question ; et les caresses, assez chaudes encore, d'un beau soleil d'automne, nous importaient bien peu.

Cet acte de piété, accompli en pleine campagne par un grand nombre d'enfants surpris au

milieu de leurs ébats, attira l'attention des bons paysans : debout sur la porte des fermes ou dispersés dans les vignes, ils nous considéraient avec un visible étonnement.

Mais nous voici enfin arrivés. Quel spectacle ! Nous ne sommes pas assurément sur le Mont Viso ou sur le Mont Blanc qui nous apparaissent au loin, à gauche et à droite, mais nous croyons fermement être bien haut : il ne nous semble guère possible de jouir ailleurs d'un coup d'œil aussi magnifique.

Nos musiciens traduisent aussitôt leur admiration par un morceau entraînant qui attire en quelques instants toute la population. Le concert improvisé excitait la joie et la curiosité de ces braves gens. « La musique — et souvent quelle musique ! — c'est le régal des jours solennels, comme la fête patronale, par exemple : à quoi devons-nous d'en entendre d'aussi bonne aujourd'hui ? » Notre réponse était prête : nous venons de Turin en grande promenade et nous saluons le pays. — « Place ! place ! Laissez-le passer ! En arrière donc, en arrière ! Voici le roi de la fête ! » — Ces cris, répétés par mille voix, annonçaient évidemment l'arrivée d'un personnage de marque : on forme la haie pour le recevoir et il fait son entrée dans nos rangs. C'était..... un superbe *bourricot*.

On connaît le tempérament musical des gens de son espèce : c'est une question d'*oreilles*. Celui qui s'avançait vers nous, évidemment avait de qui tenir. Les premières mesures du morceau venaient sans doute de remuer les fibres les plus délicates de son âme profondément artistique : le délicieux désordre de ses sens avait eu un contre-coup sur la corde qui le reliait prosaïquement à son maître, et nous avions maintenant l'honneur de le posséder au milieu de nous. Son propriétaire, qui trouvait peut-être ce transport plus ou moins opportun, leva le bâton et se mit à battre, non pas la mesure, mais le dos de messire Aliboron. Ces caresses un peu rudes, les taloches et les coups de poing qui pleuvaient de tous côtés, les injures même, rien ne put l'ébranler : ou plutôt, son émotion grandissant outre mesure, il se débarrassa, en quelques mouvements habiles, d'une quantité de pommes qui, selon les apparences, le gênaient un peu, pour exécuter, en cadence, les plus jolis entrechats. La tête du pauvre homme à qui le baudet brûlait la politesse, pensa prendre le chemin des pommes.....

Enfin la musique cessa, la nôtre, veux-je dire : car le « monsieur aux oreilles » commença la sienne. Il tira de son gosier un *triton* puissant et prolongé qui s'éteignit doucement dans des... soupirs où passait tout son être... On ne lui ménagea pas les applaudissements : c'était bien peu pour payer le fou rire provoqué par ses exploits. On parvint, avec le temps et la patience, à le rappeler au sérieux de la vie et à lui faire reprendre son chemin. (A suivre).